



« L'éducation aux choix : une démarche de quête de sens »

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Covid, guerres, réchauffement climatique, crise économique : notre monde perd la boule. Pas facile pour les plus jeunes de s'orienter vers un futur de plus en plus incertain. D'ici quelques semaines, des milliers d'élèves vont prendre la décision de leur orientation – ou de leur réorientation. Un choix qui se veut de plus en plus mûrement réfléchi par le biais de l'éducation aux choix.

Depuis plusieurs années, l'enseignement catholique a défini sa philosophie en la matière : celle de l'éducation aux choix (EdC) plutôt que celle de l'orientation. Une option d'autant plus pertinente qu'elle entre en résonance avec les évolutions d'une société de plus en plus en quête d'essentiel. Anne Caudron, conseillère au Service pédagogique de la fédération du secondaire du Se-SEC (FESec) et formatrice à l'éducation aux choix pour la CECAFOC, revient sur les enjeux de l'EdC à un moment où des réformes importantes (tronc commun, qualifiant...) se profilent.

L'éducation aux choix est une marque de fabrique du réseau libre : quelle est sa philosophie ?

« C'est effectivement quelque chose de spécifique. Ce n'est pas l'école orientante, ce n'est pas l'approche éducative de l'orientation telle qu'elle figure dans le Pacte d'excellence, c'est plus large que l'orientation. La philosophie, c'est que choisir, cela s'apprend. C'est un processus en évolution depuis les années 90. On est passés d'« orienter » à « s'orienter ». On cherchait la meilleure place pour les élèves, ils n'étaient pas acteurs. Les « plans d'actions » étaient limités dans le temps alors que les choses bougent très vite dans le monde du travail. Il ne s'agit

donc plus de viser des orientations à des moments précis du parcours scolaire, mais de pouvoir s'orienter tout au long de la vie. Car l'EdC, c'est un apprentissage à faire des choix tout au long de la vie. »



Dans quelle mesure la crise actuelle influence-t-elle ces choix ?

« L'EdC, c'est une démarche de quête de sens. Aujourd'hui, on ne peut plus dire à un élève : 'Étudie ça, tu comprendras plus tard pourquoi.' Faire des choix, c'est souvent une question de valeurs. L'enjeu est de trouver sa cohérence interne, ce qui fait son essentiel,

s'inventer. Les repères ne sont plus donnés par la société : c'est à chacun de construire ses propres repères. L'éducation aux choix, c'est cet apprentissage à se construire des repères de vie et à faire des choix qui n'ont pas d'impact négatif sur le monde, voire qui apportent quelque chose au monde, permettent d'aller vers un monde meilleur, plus solidaire. Nous rencontrons donc à la fois ce que demande le Pacte d'excellence sur le plan éducatif - Pacte qui d'ailleurs est le résultat d'une co-construction et promeut le travail collaboratif - et ce que propose la Mission de l'école chrétienne en termes de valeurs. »

Comment cela se matérialise-t-il dans les cours ?

« Dans notre vision, l'éducation aux choix fait partie des apprentissages, elle se travaille dans et à travers les disciplines. Un exemple : au cours de français, on va faire lire un livre aux élèves. Plutôt qu'une fiche de lecture classique, on peut faire une entrée vers la connaissance de soi comme personne : de quel personnage te sens-tu le plus proche, au niveau des qualités, des valeurs ? Les traces, ensuite, sont extrêmement importantes. On travaille donc à la fois au service de l'orientation et au service des apprentissages. Plus on se connaît en tant que personne et en tant qu'apprenant, mieux on s'oriente. »

On a dépassé le stade où des professionnels viennent parler de leur métier en classe ?

« Non, c'est une question d'articulation. Faire venir des personnes en classe, aller au salon du SIEP, faire de l'immersion professionnelle, on le fait mais en général en ordre dispersé. Quand on accompagne vers un parcours EdC, on part de ce qui existe et on met du liant entre les différentes activités : on ne va pas au SIEP sans être préparé. On vient avec des questions, on consigne les réponses, l'état d'esprit, la démarche suivante. Il y a du liant entre les intervenants aussi. Le centre PMS est une ressource, on ne le rencontre plus parce qu'on a un problème mais pour quelque chose de positif. »

On a eu tendance à envoyer un peu rapidement les mauvais élèves vers l'enseignement technique de qualification : le tronc commun va-t-il changer la donne ?

« Il faut toujours faire le choix le plus positif possible. Le jeune qui va vers le qualifiant doit avoir une appétence – et des compétences – pour ça. Je dis toujours aux profs d'insister surtout sur les exigences du qualifiant quand

ils parlent de ces filières. Le qualifiant n'est pas plus ou moins bien que l'enseignement de transition. C'est autre chose et un autre champ d'expertise. Avec le tronc commun, on orientera les élèves plus tard, au terme de la 3^e secondaire et non plus du premier degré. Durant les trois premières années, tout le monde aura les mêmes cours. L'idée est d'avoir une formation générale commune mais aussi de toucher à toute une série de choses, ce qui va du latin obligatoire à la fameuse formation polytechnique pour donner l'envie d'aller vers les métiers techniques, scientifiques ou technologiques. Depuis l'an passé, on a aussi mis en place la 3^e professionnelle polyvalente puis une 3^e technique de qualification polyvalente. La 3^e dans le qualifiant est difficile car c'est là qu'arrivent les élèves. La formation commune est identique à une 3^e classique et on accompagne par 4 heures d'éducation aux choix. » ■



« Un **désir** grandissant de se sentir **utile** »

L'orientation ne s'arrête pas à la porte de l'université ou de la haute école. Loin de là. Charlotte Belleflamme est une des conseillères en orientation/réorientation à la HELHa (Haute École Louvain en Hainaut). Un établissement qui a la volonté de développer ce service davantage vers les écoles secondaires. « Avec la crise du covid, il y a eu très peu d'activités dans les écoles, les salons SIEP ont été annulés. Du coup, beaucoup d'élèves sont arrivés moins préparés qu'auparavant. Dans les activités menées avec l'UCL Mons pour les rhétos, on voit beaucoup de jeunes qui ont réfléchi à ces crises, le covid, l'Ukraine, le climat, qui se posent des questions sur leur apport à cette société et ce monde. Ils veulent se rendre utiles tout de suite : même 3 ans d'études en haute école leur paraissent trop ! »

L'essentiel de l'activité des conseillères, c'est la réorientation après quelques mois d'étude. « Nous avons reçu 100 demandes depuis le début de l'année. Il y a les problèmes de méthode de travail mais on veut d'abord être sûrs que l'étudiant veuille suivre cette filière. En haute école, on rencontre un stage beaucoup plus tôt qu'à l'université : on est donc vite confronté à la réalité du travail et le mirage s'effondre plus vite. Notre rôle est alors de recentrer le jeune sur la connaissance qu'il a de lui-même. Le Pôle académique hainuyer dispose d'un programme, 'Je rebondis', destiné aux étudiants qui décrochent très tôt en première année et ne continuent pas au deuxième quadrimestre. On les prend en mains et on leur propose un programme de remédiation (français, langues, maths) le matin et de préparation de projets et de réorientation, l'après-midi. Ainsi, ils restent finançables pour l'année d'après. »

Portes ouvertes

Les hautes écoles du réseau libre accueilleront les potentiels futurs étudiants fin juin et début septembre. L'ensemble des événements est à retrouver à l'adresse suivante : <https://bit.ly/3LVwgjy> ■